

Les grandes heures de la médecine navale à Toulon...

Au cours du congrès national de l'ASNOM, quatre anciens illustres, tous médecins de la Marine furent évoqués le jeudi 13 octobre 2016. Ces conférences sont rapportées dans les pages suivantes.

Bernard Cunéo

P. Buffe (Bx 62)



Bernard Cunéo.

Le nom de Cunéo reste familier aux nombreux Toulonnais empruntant ce boulevard qui, du Polygone à la Mitre, les conduit aux félicités des plages du Mourillon. Les plus perspicaces auront également remarqué que l'un des pavillons de l'hôpital Sainte-Anne portait ce même nom.

Bernard Cunéo naît à Toulon le 7 février 1834. Il est le fils de François Cunéo, matelot. En 1845, François Cunéo s'élève dans l'échelle sociale puisqu'il devient maître au cabotage et commande le brick-goélette *Le Printemps* qui lui appartient. Un événement dramatique va cependant frapper Bernard et sa famille. *Le Printemps* appareille d'Oran le 7 mars 1846 et disparaît en mer, corps et biens. Bernard est

alors âgé de douze ans. Comme son père, il est attiré par la mer et veut marcher sur ses traces. Mais Madame Cunéo a conservé le douloureux souvenir de la disparition de son mari et suppliera son fils d'abandonner ce projet. Il lui donnera à demi satisfaction en entrant en 1852 à l'École de Médecine Navale de Toulon. Il en sort en 1854 avec le grade de chirurgien de 3^e classe et embarque à bord du vaisseau *l'Austerlitz* faisant partie de l'escadre de la Baltique puis devient médecin-major de l'avis de 2^e classe *Passe-partout*. Cunéo est alors noté comme un officier studieux et zélé. Sur *l'Orénoque*, son embarquement suivant, on le trouve très distingué ce qui est étonnant compte tenu de la suite des événements comme nous le verrons. À bord du *Titan*, ensuite, on découvre qu'il parle l'italien, ce qui n'est pas étonnant mais aussi l'anglais ce qui l'est davantage. Il est affecté alors sur *l'Alexandre* où il est apprécié comme un officier remarquable, travaillant beaucoup. Cunéo, comme tous les chirurgiens navigants de cette époque, sait en effet que, s'il a reçu une solide formation de base, celle-ci n'a duré que deux ans et que l'expérience qu'il a acquise durant ces années de navigation ne peut compenser la faiblesse de son savoir théorique. Il débarque donc de *l'Alexandre* au mois de mai 1861 pour rejoindre l'hôpital maritime de Toulon afin de préparer sa thèse de doctorat.

Au mois de mai 1862, Cunéo est promu chirurgien de 1^{re} classe et rejoint l'avis à roues *Chamois* sur lequel il va effectuer son dernier embarquement. Au cours de celui-ci il soutient sa thèse le 25 avril 1863, thèse

consacrée à la digitale pourprée. Au mois de juin 1864 Cunéo pose définitivement son sac à terre. À l'âge de 30 ans, il a acquis le grade de chirurgien de 1^{re} classe et le titre de docteur en médecine. Il vient de passer près de 10 ans au service de la flotte et se destine maintenant à la carrière hospitalière. Mais l'entrée de celle-ci est barrée par un redoutable obstacle : le concours du professorat. Jusqu'ici il a été un officier et un médecin fort bien notés. À partir de ce moment et durant les vingt-cinq années qu'il va passer à Toulon, il va faire l'objet d'appréciations péjoratives et d'une exceptionnelle sévérité de la part de ses chefs. Ainsi Roux, directeur à Toulon, l'estime « fort médiocre et débraillé ». Même notation en 1866, année où Cunéo se présente au concours d'agrégation. Il est ainsi nommé agrégé en 1867 dans la chaire de clinique médicale et thérapeutique tenue par le Professeur Ollivier. Le directeur Roux reste toujours aussi dur dans ses jugements et se demande : « Fera-t-il un jour un professeur ? », alors que le préfet maritime écrit : « Cet officier est arrivé professeur par un travail acharné et des efforts de mémoire prodigieux, mais il n'est pas intelligent ». La réponse à ces appréciations sera donnée par une décision ministérielle du mois d'août 1867 : Cunéo est nommé professeur titulaire de la chaire d'hygiène navale et de pathologie exotique.

Il se marie en 1868 avec Henriette Simon. De cette union naîtront six enfants dont le fils aîné, né en 1873, est également prénommé Bernard et deviendra à la faculté de Paris un très brillant professeur de chirurgie, major invincible de tous les concours et membre des

académies. C'est à ce grand maître que les chirurgiens doivent la description de la fossette de Cunéo, des ganglions de Cunéo et de bien d'autres éléments d'anatomie et non à son homonyme de père.

Voici donc Cunéo devenu, au début des années 1870 un excellent médecin, et un professeur recherché aux cours desquels on se presse, autant pour leur intérêt que pour la bonhomie du personnage. Mais ni le directeur ni le préfet maritime ne voient cela d'un bon œil : « *Monsieur Cunéo est plus aimé que respecté, lit-on, et ne sait maintenir l'ordre dans ses cours* ». Plus sévère encore, le préfet note : « *Cunéo ne sait ni obéir, ni commander* ». Il faut dire que Cunéo ne fait guère d'effort pour désarmer les critiques. On lit ainsi et successivement dans ses notations : « *Laisse à désirer sur le plan de la tenue* », sous la plume du directeur Arlaud et plus tard sous celle de Bérenger-Féraud : « *Débraillé, malpropre et fatigué, d'une technique tendant à diminuer, Cunéo n'a aucune des qualités nécessaires à un chef de service* ».

La petite histoire retient en effet les fâcheuses fantaisies vestimentaires de Cunéo. Ne le voit-on pas arborer un splendide gibus sur son uniforme alors que d'autres jours il vient prendre son service en civil coiffé de sa casquette de médecin professeur. Pire encore, il s'est rendu fâcheusement célèbre pour son sens de l'économie qui consiste à seulement épingler sur sa tenue civile les broderies de son grade. Ces écarts de conduite, assez étonnants chez un médecin par ailleurs sérieux, sont sévèrement résumés par Bérenger-Féraud qui écrit : « *La réputation de Monsieur Cunéo est depuis longtemps faite dans le Corps* » et par l'amiral Duperré, préfet maritime qui estime que « *Cet officier n'a ni tenue ni autorité* ». Malgré cet éreintement continu, la carrière de Cunéo se déroule sans incident majeur. En 1887, il est promu premier médecin en chef et nommé chef de la clinique médicale de l'hôpital maritime. S'il possède une nombreuse clientèle il se dépense aussi sans compter au service des plus humbles. Sa bonté est proverbiale, aussi bien auprès des bagnards que des petites gens de Toulon. Lors de ses obsèques une foule immense accompagnera le cortège funèbre, précédé par la prud'homie des pêcheurs de Toulon, venue en corps avec son drapeau voilé d'un crêpe. Sa renommée lui survivra longtemps dans notre cité.

L'œuvre scientifique de Cunéo reste assez difficile à cerner car les rares auteurs qui la mentionnent attribuent au père des travaux qui appartiennent, en fait, à son fils chirurgien. Cunéo est lui, un médecin qui s'intéresse surtout à la thérapeutique et notamment à l'action des alcaloïdes d'origine végétale. Nous avons vu qu'il avait étudié la digitale mais il a aussi écrit, semble-t-il, sur les dérivés de la noix de cola et nous le retrouverons

dans un instant autour d'*erythroxylum coca* c'est-à-dire le coca du Pérou.

Cunéo affronte, au cours de ses années de service à Toulon, trois épidémies majeures. Le choléra en 1865 puis la typhoïde en 1878 et enfin la grande épidémie de choléra de 1884. Son action au cours de ces deux dernières lui vaut, pour chacune, une lettre de félicitations du Ministre, mais en outre, au cours du choléra de 1884, il se lie avec Georges Clemenceau, venu dans le Var combattre ce fléau avant de se faire élire député de ce département.

En 1890 la carrière de Cunéo va prendre un nouveau tournant. Au mois de janvier, il est nommé médecin-chef de l'hôpital maritime de Toulon. Sous la plume de Barthélémy, directeur depuis 1889 c'est un Cunéo transformé qui apparaît soudain. Que l'on en juge : « *Cet officier mérite d'être placé au premier rang comme médecin et clinicien par son expérience, ses aptitudes et ses connaissances très étendues. C'est un érudit qui se donne des allures quelque peu négligées. Très recherché comme praticien, il a été entraîné parfois, par suite de ses occupations, à quelques relâchements de service. Ayant aujourd'hui rompu avec ses liens de la clientèle, il se consacre avec un zèle et une bonne volonté des plus honorables à ses nouvelles fonctions* » et ainsi de suite. Barthélémy ajoute même, en le proposant en première place pour le grade de directeur, qu'il a fait la guerre de Crimée et celle d'Italie, ce qui est tout à fait faux. Que s'est-il donc passé ? Sans doute, Cunéo a quelque peu corrigé sa conduite.

Mais il s'est aussi lancé dans la politique locale sous la bannière républicaine et il est conseiller-général du Beausset depuis 1889. La gauche républicaine, dont il est membre, est au pouvoir, et il reste très lié à Clemenceau. Ceci, joint peut-être à cela, conduit à la nomination de Cunéo au grade de directeur de 2^e classe en décembre 1891, date à laquelle il prend son poste à Cherbourg. Trois mois plus tard, Barthélémy, directeur à Toulon, décède. Cunéo sollicite alors le poste. Le préfet maritime transmet cette demande avec avis favorable, trois sénateurs écrivent au Ministre et Cunéo obtient le poste.

Le voici de retour à Toulon au mois d'avril 1892. La fortune continue à lui sourire puisqu'au mois de septembre une place de directeur de 1^{re} classe devient vacante. Cunéo, qui est le plus ancien dans la 2^e classe, est alors nommé. Passer en un an de cinq galons à trois étoiles tout en restant à Toulon est un avancement qui peut, aujourd'hui encore, faire rêver. En 1894, il est nommé président du Conseil supérieur de santé au ministère de la Marine. Sa bonne étoile continue à veiller sur lui car, à la surprise générale, le grade d'inspecteur du Service de Santé de la Marine qui avait été supprimé en 1886, est rétabli en sa faveur par un décret du 3 février 1896. De

plus, en 1897 il est promu commandeur de la Légion d'Honneur. Cependant Cunéo, pour rendre quelque gaîté au récit de son histoire, va nous offrir bientôt une de ses facéties dont il est coutumier. À Paris il retrouve son vieil ami, le docteur Charles Fauvel personnage fort singulier. Il s'est en effet associé à un préparateur en pharmacie d'origine corse, nommé Ange Mariani et ils exploitent tous les deux une pharmacie très mondaine située Boulevard Haussmann à Paris. La renommée de cette pharmacie tient, en particulier, au fait qu'elle commercialise un produit universellement connu : le « *vin Mariani* ». Les vertus stimulantes de ce vin dans tous les domaines, y compris sexuel, ont assuré le succès de ce breuvage auprès des personnalités les plus en vue du tout Paris et du monde entier. Il faut dire que ce vin est à l'origine un excellent Bordeaux titrant 11° auquel ont été ajoutés des feuilles de coca du Pérou et des extraits de noix de cola. Fauvel sollicite de son vieil ami une lettre de recommandation pour son breuvage et l'obtient. Pourtant Cunéo, expert en alcaloïdes végétaux, sait bien que le succès de ce vin tient à sa teneur élevée en cocaïne, chaque verre absorbé en contenant, en effet 7 mg, soit l'équivalent d'un bon « *rail* ». Il est ainsi réjouissant de voir que les officiers de marine de l'époque pouvaient s'adonner à une toxicomanie tout à fait licite sous la recommandation même de leur inspecteur général. L'histoire ne s'arrête pas là car le vin *Mariani* se fabrique aussi aux États-Unis sous le nom de « *French tonic wine* ». Un certain Pemberton en acquiert la licence et la dépose sous le nom de « *Coca-Cola* ». On connaît la suite de l'histoire de cette marque.

Mais le chemin de Cunéo va bientôt s'achever. Il est atteint, de longue date, par un diabète. Il est emporté le 26 août 1901 par un accident vasculaire cérébral. Son corps est rapatrié par chemin de fer de Vichy à Toulon où ses obsèques se déroulent le 31 août en présence des hautes autorités civiles et militaires et d'une foule imposante de Toulonnais reconnaissants. Par délibération du conseil municipal de Toulon en date du 25 mai 1906, le boulevard de la Rivière, ex boulevard du Polygone deviendra le boulevard Cunéo. Vers 1912, l'un des pavillons du nouvel hôpital Sainte-Anne, recevra son nom.

Pour conclure, Cunéo nous apparaît doté d'une personnalité aussi riche que complexe. Sa conduite apparaît souvent étrange, sinon inexplicable et bien souvent amusante, malgré tout. Mais le temps et l'indulgence doivent savoir estomper les ombres de sa vie, pour ne retenir que la reconnaissance durable que lui ont manifestée ses innombrables patients. Celle-ci justifie sans doute, à elle seule, que son nom soit toujours honoré et qu'il brille encore longtemps aux frontons de notre cité.

Le professeur Jules Fontan, chirurgien de la Marine

B. Broussolle (Bx 48)

Né à Toulon, en 1849, d'une famille de tradition maritime, Jules Fontan commença ses études chez les pères maristes de Toulon et les poursuivit à Nantes où sa famille s'était installée. Il voulut présenter le concours de l'École Navale, mais sa myopie l'en empêcha.

Il débuta ses études de médecine à Nantes, puis rejoignit Toulon en 1869 en deuxième année pour suivre les cours de l'École de Médecine Navale. L'École de Médecine Navale de Toulon, comme ses homologues de Brest et Rochefort, était très réputée, dirigée par des maîtres comme Jules Roux, correspondant de l'Académie de médecine.

La carrière de médecin de la Marine présentait alors de nombreux attraits : le Corps des médecins assurait le service médical des ports, de l'escadre, à bord des bâtiments en campagne, mais aussi dans toutes les colonies, le Service de Santé coloniale n'existant pas encore à l'époque. L'École se situait dans l'hôpital principal de la rue Nationale, et des stages se faisaient aussi dans l'hôpital de Saint-Mandrier.



Hôpital de la Marine.

En 1870, suivant ses idées très libérales, Fontan participa à des manifestations politiques, avec son ami Jean Aicard. Il fonda avec lui un cercle de jeunes : « *Le Lampion humanitaire* ». À la tête d'une manifestation, qui se termina par des bousculades, ils furent tous deux arrêtés par des gardes maritimes, et relâchés le lendemain sur intervention du médecin-chef de l'hôpital. Il fut alors mobilisé comme matelot, mais comme il voulait parti-

ciper aux combats, il s'engagea dans une compagnie de tirailleurs en formation à Toulon, comme il y en eut beaucoup en France. Ce fut une période importante de la vie de Jules Fontan.

Après le désastre de septembre 1870 et l'élimination du pouvoir de Napoléon III, certaines villes constituèrent des groupes mobiles, appelés compagnies franches, qui seront intégrés à l'Armée active. C'est ainsi qu'à Toulon, des volontaires créèrent la Compagnie des tirailleurs toulonnais qui partit dans la vallée de la Loire, pour se battre contre l'Armée prussienne. L'équipement difficile à constituer fut réalisé grâce à des quêtes publiques. Un ancien militaire, Régimbaud en fut l'organisateur, et fut nommé capitaine de la compagnie. Parmi les membres, signalons un Delrieu, qui sera nommé plus tard médecin général inspecteur des Troupes coloniales.

L'entraînement était fait par des anciens militaires, avec de vieux fusils, dont on ne leur laissa pas les munitions. C'est dans ces conditions que les Tirailleurs toulonnais furent envoyés à Blois pour être intégrés à l'Armée régulière où ils furent mal accueillis. Toujours sans fusils corrects et sans munitions, ils profitèrent des premiers combats pour récupérer des fusils Chassepot et des munitions sur les corps des soldats tombés au combat.

Les Tirailleurs toulonnais combattirent quinze jours consécutifs jusqu'au 25 décembre. Fontan fut fait prisonnier et conduit en Allemagne avec d'autres officiers du Service de Santé. Comme tous les médecins militaires, il fut renvoyé en France après sa libération. Il gagna Genève, puis Lyon et Bordeaux où le gouvernement s'était retiré. Il retrouva les Tirailleurs toulonnais avec lesquels il rejoignit Le Mans, où ils furent à nouveau faits prisonniers. C'était la fin des hostilités ; l'armistice fut signé le 28 janvier 1871 ; tous rallièrent Toulon. C'est la fin de cette expérience malheureuse, qui a beaucoup marqué Jules Fontan. Il publia plus tard, en 1914, un livre passionnant intitulé *Souvenirs d'un tirailleur toulonnais, campagne 1870-1871*.

À la fin de ses études de médecine et après un premier embarquement, Jules Fontan partit pour six mois à Paris pour préparer sa thèse qu'il passa avec le grand neurologue Martin Charcot. Revenu à Toulon il épousa la fille d'un médecin toulonnais dont il aura huit enfants.

Quelques années plus tard, en 1878, il partit avec toute sa famille en Nouvelle-Calédonie dans la petite île Nou où était

installé un pénitencier accueillant des condamnés de droit commun et des Communards. On mettait à l'époque quatre mois sur un voilier pour atteindre la Nouvelle-Calédonie. Les bagarres entre bagnards étaient très nombreuses et Jules Fontan eut l'occasion de traiter des plaies du cœur, hélas sans succès. Cependant cette expérience lui servira par la suite comme nous le verrons. De caractère très entier il se disputa avec son directeur, à propos d'un stock de morues avariées qu'on voulait servir aux malades. Son chef lui mit de très mauvaises notes qui ralentirent sa carrière. Ce ne fut pas la seule fois.

Revenu en France en 1880 pour préparer l'agrégation, il fut reçu en 1884 et nommé à l'École de Médecine de Brest, ce qui ne l'enchantait pas. Il y trouva cependant des maîtres réputés, comme Marcellin Duval avec lequel il perfectionna ses connaissances en anatomie. Ce médecin en retraite continuait à disséquer à 92 ans.

Le 1^{er} janvier 1885, Fontan obtint son transfert à Toulon. Il y arrivait dans une période très troublée pour le Service de Santé de la Marine. En effet un décret de juin 1886 remaniait complètement l'organisation du service : les lignes navigantes (les médecins embarqués) et les lignes enseignant (les



Fontan, aspirant Tirailleur.

professeurs qui avaient tous les honneurs et un avancement rapide), étaient fusionnées. L'avancement devenait possible à tous ceux qui avaient les années d'embarquement nécessaires. Les professeurs qui n'étaient plus nommés que pour cinq années, étaient persuadés que le Corps professoral était atteint.

Par contre, les excellents chirurgiens comme Bérenger-Féraud, élève du baron Larrey, qui étaient affectés dans des colonies lointaines (Dakar, Martinique), n'avaient jamais eu la possibilité de passer des concours, (d'où une haine féroce contre les professeurs), et pouvaient le faire avec le nouveau décret.

Bérenger-Féraud devint médecin chef de l'hôpital maritime de Toulon et avait sous ses ordres Fontan, jeune professeur déjà réputé. Il ne pouvait pas le voir et eut une attitude regrettable envers lui, donnant des appréciations exécrables comme celles-ci : *« caractère désagréable avec ses supérieurs, malveillant avec ses inférieurs, indiscipliné, s'occupe beaucoup trop de clientèle civile ; le chef ne peut compter sur lui »*.

Heureusement Bérenger-Féraud, nommé inspecteur général du Service de Santé de la Marine, quitta Toulon pour Paris. Barthélémy, le nouveau médecin-chef de l'hôpital était l'ancien maître en chirurgie de Fontan et lui donna d'excellentes notes et formula des appréciations élogieuses : *« Exact, correct, discipliné. Monsieur Fontan a toujours accompli mes ordres avec zèle, ponctualité et intelligence dans les différents services dont il a été chargé [...] Avec les qualités éminentes, arrivé à la maturité de l'âge et du talent, il promet de donner à la Marine plus dans l'avenir que dans le passé »*.



La salle d'opération de Fontan.

Autre période difficile en 1890 : la création du Service de Santé colonial, civil au début, puis la création de l'École de Santé Navale de Bordeaux ; les étudiants ne restaient à Toulon que la 1^{re} année, et n'y revenaient que pour l'École d'Application qui sera créée en 1896.

Tout ceci touchait peu Fontan. Il restait professeur de chirurgie, et avait la lourde responsabilité de la chirurgie du port dans l'hôpital principal et dans celui de Saint-Mandrier. Les installations hospitalières étaient encore très rudimentaires pendant la partie la plus fructueuse de la carrière de Fontan. Chaud partisan de l'asepsie et de l'antisepsie, il avait créé dans son service une

modeste salle d'opération, alors qu'au préalable, les interventions chirurgicales se faisaient au lit du malade derrière un paravent.

La vie chirurgicale était marquée par les incidents de la vie d'un grand port, des rixes et des accidents comme l'explosion de l'École de la pyrotechnie de Lagoubran qui fit 54 morts. Fontan, habile chirurgien, était le seul à pouvoir intervenir, et il était tout le temps sur la brèche.

Le 1^{er} janvier 1900 à six heures fut amené à l'hôpital principal un malade dont l'observation médicale eut un grand retentissement et fit beaucoup pour la notoriété de Fontan. Il s'agissait d'un soldat du quatrième régiment d'infanterie coloniale, morphinomane, qui avait tenté de se suicider en se portant six coups de ciseaux de couturière dans la région du cœur. Il est exsangue et lorsque l'on tente de l'asseoir, un flot de sang jaillit par les plaies thoraciques inférieures.

Fort de l'expérience acquise sur l'île Nou, Fontan n'hésite pas : il taille un grand volet thoracique qu'il rabat dans l'aisselle. La plèvre est pleine de sang. Le poumon est perforé, une plaie du péricarde donne accès à une plaie du ventricule gauche de 12 mm de long, d'où jaillit un jet de sang à chaque systole. Fontan fait une suture rapide du ventricule, du péricarde, de la plèvre, puis de la paroi. Le 6 janvier le malade est apyrétique, il demande à manger. Le 28 janvier il sort pour un congé de convalescence de trois mois. Il n'y eut aucune complication infectieuse ni hémorragique. Présentée à Paris à la Société de chirurgie, future Académie de chirurgie, cette observation fut vivement applaudie, ce qui n'était pas dans les habitudes. L'année suivante, un deuxième cas de plaie cardiaque fut opéré par



Fontan, assis à gauche, en 1896.

Fontan avec le même succès. Il fut nommé membre correspondant de l'Académie de médecine en 1905. La même année, parurent les lois sur la séparation de l'Église et de l'État. Les religieuses de Saint-Joseph de Cluny sont retirées de l'hôpital maritime, où elles se dévouaient au service des malades. Contrairement à la majorité, Fontan ne les défendit pas car, disait-il, elles ne s'occupaient que de questions matérielles, et n'étaient jamais au contact des malades. On reconnaît bien là le caractère entier de Fontan.

Promu médecin général à 56 ans en 1905, il demanda sa mise à la retraite le lendemain et créa rapidement à Toulon dans le quartier Saint-Roch, une petite clinique chirurgicale où il accueillit des grands blessés pendant la Grande Guerre. Il continua à opérer jusqu'à la fin de la guerre malgré sa mauvaise vue.

Quelques mois après la fin de la guerre, à 70 ans, Fontan ferma sa clinique et se consacra à la vie culturelle de sa ville. Il participa sous l'égide de Jean Aicard à la fondation en 1912 de la *Société des amis du vieux Toulon* dont il fut président de 1924 jusqu'à sa mort. Il y fréquentait quotidiennement la bibliothèque ce qui lui permit de publier de nombreux ouvrages dont *Les Marins provençaux pendant la guerre d'Indépendance américaine* et *Les Peintres toulonnais du XIX^e siècle*.

Jules Fontan retrouva la foi catholique en 1930 et demanda à l'aumônier de la marine de venir l'assister quand il serait temps de lui donner les derniers sacrements, ce qui fut fait, quand il s'éteignit doucement suite à un malaise cardiaque le 9 janvier 1931. Il avait 82 ans.

Le professeur Rouvillois, ancien médecin militaire, dans l'éloge de Fontan à l'Académie de médecine, écrit : « *L'Académie de médecine s'honore de l'avoir compté dans ses rangs et conservera le souvenir d'un grand chirurgien, dont la vie entière a été consacrée au culte de la Science, de la Patrie et de l'Humanité* ».



Segalen et la première radiographie médicale connue du Var

D.Gisserot (Bx 59)

Le 8 novembre 1895, dans la tiédeur légèrement écœurante d'un laboratoire de physique de l'université de Würzburg, le professeur Conrad Röntgen découvrait un rayonnement qu'il appela, dans l'incertitude où il se trouvait, rayonnement X. Deux semaines plus tard, il vivait l'immense émotion de réaliser, avec la radiation étrange, la première radiographie médicale de l'homme : c'était, je cite Röntgen, la « *photographie des os d'une main* », celle de sa femme Bertha : le vieux rêve de voir à l'intérieur du corps se concrétisait et Röntgen, chercheur si modeste que face à ces rayons aux comportements étonnants il douta un temps de sa capacité mentale, recevait pour cette découverte majeure, le premier des neuf Nobel qui, en physique comme en médecine, allaient saluer la faisabilité de l'image médicale.

Dès le 1^{er} janvier 1896, Röntgen, soulignant de façon étonnamment prémonitoire qu'il « *allait lâcher le diable* », envoyait des tirés-à-part de sa découverte à quelques confrères européens : après s'être procuré le mémoire adressé par Röntgen à son ami le mathématicien français Henri Poincaré, les docteurs Toussaint Barthélémy et Paul Oudin réussirent à réaliser en France la première radiographie qui était aussi celle d'une main : cette radiographie historique, qui nécessita des heures d'exposition au rayonnement mystérieux, fut présentée à l'Académie des sciences le 20 janvier 1896 et à l'Académie de médecine le 28 janvier suivant.

La même année et sans relation apparente, le décret du 26 juillet 1895 créait à Toulon l'École d'Application des médecins de la Marine. Installée à l'hôpital maritime de Saint-Mandrier situé de l'autre côté de la rade, la jeune École d'Application complétait la formation des futurs médecins de marine. C'est dans ce contexte enseignant nouveau que se situe l'événement radiologique varois. Il se déroule dans ce magnifique hôpital fondé en 1670 sous le nom d'hôpital Saint-Louis et reconstruit en 1819 avec le concours de 700 forçats placés sous la direction des ingénieurs des Travaux maritimes Raucourt et Bernard, deux anciens élèves de Polytechnique, tous deux passionnés d'architecture antique. L'hôpital pavillonnaire est

composé de trois bâtiments néo-classiques. Honoré Bernard ajoute une chapelle sur la colline qui domine la rade. 16 colonnes corinthiennes supportent sa corniche intérieure et la galerie d'étage, couronnée d'une coupole, est ornée de 24 colonnes ioniques. Cette chapelle est, depuis 1990, inscrite à l'inventaire des monuments historiques.

La première radiographie médicale connue du Var est réalisée à l'hôpital maritime le 25 avril 1897, c'est-à-dire à peine quinze mois après l'historique cliché des docteurs Barthélémy et Oudin. Il s'agit de la radiographie de l'avant-bras du second maître de mousqueterie Yves Gourvenec, âgé de 36 ans, servant sur le *Casablanca*. L'histoire de la médecine navale ne retient pas le nom du lointain radiologue, vraisemblablement le pharmacien responsable de l'atelier-laboratoire d'électricité médicale. Le compte-rendu manuscrit sur la feuille de clinique porte le diagnostic de « *fracture directe du radius* ».

25 avril 1897 ! Il semble ici tentant, à l'heure de cet événement, de faire une plongée dans un passé hospitalier où se côtoient l'histoire maritime, la littérature et la culture toulonnaise. Pour aborder cette atmosphère, quoi de mieux, peut-être, que d'évoquer les six mois de la vie, au sein de l'hôpital, d'un jeune médecin de 3^e classe de la Marine nommé Victor Segalen.

Segalen arrive à l'hôpital le 5 février 1902, c'est-à-dire quatre ans après la réalisation, en ses murs, de la première radiographie médicale varoise. Il a vingt-quatre ans. Élève de l'École de Santé Navale, il vient de soutenir sa thèse devant l'université de Bordeaux. Le jeune Brestois qui quitte son *cher Bordeaux* n'est pas séduit, à sa descente de train, par les nouveaux paysages : il écrit le lendemain : *arrivé par pluie, grêle, j'esquisse un sourire gros d'ironie à l'adresse du soleil de Provence*. Le soleil mais aussi la ville. Le 24 février 1902, il écrit : *Toulon est un vieux ponton sale, ancré dans de la vase puissamment vidangère. La nuit, il monte vers le ciel des parfums bien connus. Il n'y a pas un monument. On remarque cependant quelques kiosques à journaux d'heureuses proportions*. Au Mourillon, il habite, rue Blanche, une chambre de la villa Rosie. *Elle est, dit Segalen, vaste,*

NDLR Dans le bulletin de l'ASNOM n° 122 paru en décembre 2011, l'auteur de cet article a présenté « La première radiographie médicale connue du Var » et reprend ici le même thème en rappelant les impressions de Victor Segalen lors d'un séjour à Toulon.

mobilier neuf, le tout à 35 francs, des conditions exceptionnelles pour Toulon où le moindre garni s'achète à des prix défiant toute concurrence. Oui, déjà en 1902 !

Tous les matins, Segalen rejoint l'hôpital par voie de mer. **Je le cite** : *Lever quotidien à 5 h 30 pour le départ immuable à 7 heures de la canonnière Kéraudren qui traverse la rade. Il apprécie, je cite, la pittoresque traversée biquotidienne. La rade est petite. À gauche, vers la pleine mer, les routes qui l'enlacent sont succulentes à souhait... Mais, à droite, vers Tamaris, vers Les Sablettes, oasis faux, artificiellement rapporté sur d'anciens marais, bicoques en carton-pâte et châteaux écœurants ; c'est le Décor dans son horreur sucrée. Quant à la Méditerranée, elle est, je cite, une mer sans flux, corps inerte sans pouls ni respiration où les lames naissent et meurent au hasard et, au long du rivage, des varechs puants qui frissonnent avec des airs de chat mouillé. Alentour, il trouve la campagne, je cite, artificielle, terres rapportées et pins, et orangiers pomponnés. Jolie pourtant la ceinture de hautes collines, presque montagnes, bordant et limitant l'horizon de la rade. Il se plaît cependant à l'hôpital où il est, dit-il, très choyé par les professeurs. Les cliniques sont extrêmement instructives. Chacun a sa salle où il règne. Le tout est très intelligemment conduit. Ces six mois de Toulon me vaudront deux ans de Bordeaux. À Saint-Mandrier, son professeur de clinique médicale est, je cite Segalen, l'auguste et dramaturge professeur Ségard qui est, précise-t-il, un maître de l'auscultation et qui, cette année 1902, préside l'Académie du Var. Cinq autres professeurs participent à l'enseignement. Parmi eux, le médecin en chef de 1^{re} classe Fontan, professeur de clinique chirurgicale, s'était illustré en réalisant la première suture réussie d'une plaie du cœur.*

Le 25 février, trois semaines à peine après son arrivée, Segalen assiste à la représentation au Grand Théâtre de Toulon de « Geneviève de Brabant ». L'auteur n'est rien moins que l'auguste Charles Ségard, son professeur de clinique médicale !

Mais rapidement, le temps se fait pressant. Il y a d'abord, **je cite**, *les gardes multipliées et ermites de 8 jours sans voir le continent. À l'intention de la « Flotte », il met en musique « La Dame à la Faulx » de Saint-Pol-Roux, un vieil ami-poète qui vivait tel que dans un missel sur les falaises battues par l'Iroise de Lanvernazal en Roscanvel. Il travaille un « récit chaldéen » avec l'Abbé Legac, aumônier d'escadre qui est, précise-t-il un assyriologue des plus distingués. Il retouche, pour une réédition, le « Fameux Voyage », journal d'une équipée à bicyclette faite l'été 1899 sur la pointe bretonne et, approfondissant sa thèse, s'attelle à une « Esthétique des idées malades » qui sera publiée au Mercure de France. Il écrit surtout des lettres à foison à ses camarades de*

Bordeaux, à sa mère, mais aussi, après leur avoir offert sa thèse, il, **je cite**, *multiplie et étend sa correspondance avec Huysmans, Rémy de Gourmont et le Docteur Cabanès, directeur de La Chronique Médicale.*

Cependant, dit-il, *la vie est plate, trop plate. Peu d'excitants intellectuels en ce Toulon opiomane. Le 4 juin 1902, il écrit, parfois en cette province, un homme intelligent daigne nous rendre visite : ce soir Gémier avec du Mirbeau et du Foley compensera l'abrutissement des soirs casineux et ternes. Mais rassurez-vous ! Tous les soirs ne sont pas ternes. Il court à Orange voir l'Œdipe-Roi de Sophocle. Le hélas, hélas qui, dit-il, nous faisait sourire est devenu, dans la bouche de Mounet, un hurlement, un sanglot prolongé et infiniment douloureux qui était beau. Il participe, je cite, aux soupers nombreux au Charner (l'Amiral-Charner est un croiseur cuirassé à éperon stationné en rade de Toulon) et, organisés par ses camarades de promotion, aux, je cite, formidables dîners au champagne qui révolutionnent Saint-Mandrier.*

25 avril 1897 et l'ambiance aujourd'hui perdue, studieuse, culturelle et joyeuse des jeunes médecins de Marine de la jeune École d'Application ! Cette dernière devra attendre plus d'une décennie, c'est-à-dire l'année 1910, pour voir apparaître, à l'ombre des chaires d'hygiène, de clinique et de chirurgie navale, un chargé de clinique spéciale d'électrothérapie. Ce chargé d'enseignement était le Médecin de 1^{re} classe Douarre. On peut aujourd'hui encore retrouver dans la Revue Électrique d'août 1915 une de ses publications co-signée par le médecin de 1^{re} classe de la Marine Buffon et par Ozil, professeur de Navale au Lycée de Toulon, où il décrit un compas radiologique chirurgical construit dans les ateliers de l'artillerie navale de Toulon qui, durant la « drôle de guerre », fit merveille dans la localisation radio-chirurgicale des projectiles.

Il faudra à nouveau attendre l'année 1956 pour voir créer à l'École d'Application du Service de Santé de la Marine, la chaire d'électroradiologie. Son premier titulaire fut le professeur Le Bihan. C'est sous son impulsion qu'est créée l'agrégation de radiologie. Le professeur Lagarde, reçu en 1955 au premier concours, devait, à la tête de la Fondation Bergonié de Bordeaux, se distinguer par ses activités au titre de la lutte contre le cancer.

Bien sûr, on est ici très loin de l'image historique de la fracture du second maître de mousqueterie Yves Gourvennec mais ce « vieux cliché » réalisé sur plaque de verre est indiscutablement, avec quelques autres en France, à l'origine de l'omniprésence aujourd'hui de l'image radiologique au sein de la décision médicale et de l'essor d'une radiologie moderne qui, dans les formes et les couleurs d'une imagerie tridimensionnelle

souvent à haute vitesse, diagnostique une maladie de plus en plus initiale et de plus en plus incontestable.

Pour conclure, j'aimerais revenir sur l'existence de la première radiographie du Var associée dans l'enceinte mandréenne, j'allais dire dans le même enclos, à la venue de Victor Segalen ! Deux présences ou, pour plagier le futur poète, deux simultanités, sources vraisemblablement, dans l'hôpital entre mer et colline, d'un écho amical et même d'une connivence entre l'image médicale varoise et celui qui, par-delà les quatre océans, allait relier, **je cite**, *le soi qui scrute au soi qui se cache*, comme si, déjà, émergeait à Saint-Mandrier une de ces images du double chères à Segalen, une image faite d'une superposition de ténèbres et de clartés, d'envers et d'endroits, une image codée qui ouvrait le champ d'horizons inconnus, une image qui, comme le fera sa poésie, donne une figure aux sans figures que tout homme habite, une image qui surgissait de l'obscur de la même façon, que, à la vue du poète, l'image des dieux Maori aux grandes épaules bleues allait bientôt, dans le là-bas polynésien, émerger de la nuit des mots !

Oui, il est parfois d'inouïes rencontres certes favorisées si l'on se souvient que, le jeune Segalen, lorsqu'il était étudiant en PCN à la Faculté des sciences de Rennes fut, sous l'impulsion du Professeur Joubin, intéressé, **je cite Segalen**, *par les perspectives de la recherche dans le domaine des Rayons X qui venaient d'être découverts.* Si l'on se remémore aussi que le même Segalen était inscrit, parallèlement à ses études médicales, à la faculté des sciences de Bordeaux : oui l'intranquille Segalen qui toujours souhaitait, **je le cite**, *trouver du nouveau*, a, à coup sûr, dans son inassouvi désir de savoir, arpenté les sombres couloirs filaires du tout jeune laboratoire d'électricité médicale de l'hôpital de Saint-Mandrier, un hôpital qui, dans la quête du jeune poète, était déjà peut-être annonciateur de ces palais de Chine tramés entre eux de galeries opaques, un hôpital où il eut vraisemblablement, dans l'obscurité révélatrice d'un pauvre corridor obscur, connaissance de ce premier cliché varois conservé précieusement aujourd'hui dans le service de radiologie du nouvel Hôpital Sainte-Anne. Oui, il est possible de dire que le poète visionnaire du dedans de l'Autre et des, **je le cite**, *mystérieuses cavernes du profond de l'humain* eut ici, à l'hôpital maritime de Saint-Mandrier, loin encore de la Polynésie et de la Terre jaune de Chine, la prescience que pénétrer, comme le faisait la première radiographie du Var, le mystère qu'est la forme, est parfois un chemin précurseur de poésie.



Jean Pervès et le drame de l'émissaire commun



André Berutti (Bx 56)

Pour terminer cette évocation forcément incomplète des grandes heures de la Médecine Navale à Toulon, il me revient d'évoquer un drame survenu dans des circonstances particulières lors d'un bombardement en 1944. Une pathologie tout aussi particulière a été mise en évidence par un de nos Grands Anciens, alors chef du service de chirurgie de l'hôpital Sainte-Anne.

Ce mardi 11 juillet 1944 le ciel d'été est du bleu que donne le Mistral lorsqu'il se déchaîne. Il est 12 h 28, les sirènes de La Seyne annonçant un bombardement hurlent comme frappent les trois coups précédant un drame. Les Seynois ont subi leur premier bombardement le 11 mars 1944. Bilan : 70 morts et des centaines de blessés. Le 29 avril ils ont payé un tribut encore plus lourd : 130 morts et des centaines de blessés. Le 5 juillet les pertes humaines sont moindres, mais cette nouvelle alerte survenant seulement six jours plus tard pousse plus de 3 000 personnes affolées vers l'abri habituel qui se trouve au nord-ouest de la ville, dans le quartier de Châteaubanne. Certains sont déjà sur place dans la crainte d'une nouvelle alerte, d'autres mettent plus de vingt minutes pour venir de chez eux. Il y a des vieillards, des femmes, des enfants, encombrés pour la plupart de valises, de ballots, de poussettes contenant leurs biens les plus précieux, car les pillards ont déjà sévi dans des maisons détruites ou abandonnées lors des alertes précédentes.

98 avions alliés, des B24 Liberators escortés par des 39P51 Mustang, se dirigent vers Toulon. La cible des bombardements a été définie et repérée le 5 juillet : il s'agit de dix sous-marins allemands, dont cinq au bassin, dans l'arsenal du Mourillon. Dans le même temps le cortège des Seynois se dirige à travers des chicanes matérialisées par des sacs de sable disposés en quinconce, vers un piège qui sera mortel pour une centaine d'entre eux.

L'ouverture de plain-pied de la galerie facilite l'accès, mais elle est étroite : 1,80 m dans sa plus grande largeur, moins de 1 m à la base dans sa plus petite largeur. La hauteur au sommet de la voûte est de 3 mètres, avec à la base un rétrécissement ménageant de part et d'autre deux banquettes asymétriques. De plus le sol est inégal et accidenté.

Pour comprendre l'existence de cet étroit tunnel de 600 mètres de long et sa curieuse configuration il est nécessaire de faire un

bond en arrière dans l'histoire de Toulon. Souvenez-vous de ce qu'écrivait Victor Segalen en 1902 « *Toulon est un vieux ponton sale ancré dans de la vase puissamment vidangère. La nuit il monte vers le ciel des parfums bien connus.* »

C'est qu'à cette époque pas si lointaine il n'existait pas de tout-à-l'égout et les matières fécales recueillies dans des seaux ou des toupines étaient déversées dans de grands récipients portés sur des charrettes, tonneaux d'abord, torpilleurs ensuite, sorte de passage de la marine en bois à la marine en fer. Le préfet attachait une grande importance à ce ramassage, puisque, lors des grèves de 1906, la gendarmerie avait été requise pour accompagner les vidangeurs.

Ce système constituait une amélioration par rapport au temps des « *passarès* », cri lancé par les ménagères toulonnaises en vidant par la fenêtre le contenu de leurs toupines. Gare à « *l'étranger* » non averti ! Dans tous les cas les récipients étaient lavés aux fontaines, et l'eau souillée s'écoulait par des rigoles centrales, les « *riaux* », vers les rues de la basse ville, qui se déversaient dans la Vieille Darse. Vous comprenez le néologisme attribué à la vase de Toulon qualifiée de « *vidangère* » par Segalen.

Rançon de ces habitudes : des épidémies de choléra et de fièvre typhoïde ayant coûté la vie à des milliers de Toulonnais. Patrick Buffe nous l'a dit : *Bernard Cunéo s'est illustré lors de certaines de ces épidémies.*

Une nécessité s'imposait aux autorités, et au bout de près d'un siècle de discussions et d'atermoiements, il est décidé en 1940 de mettre en chantier le grand projet de l'émissaire commun à Toulon et La Seyne, drainant les effluents domestiques jusqu'au cap Sicié où ils seraient déversés dans la mer.

Les travaux commencent en 1940 et au mois d'août 1942 le premier tronçon d'un étroit boyau en cul-de-sac de 900 mètres de long est terminé. L'étroitesse du boyau a nécessité pour l'extraction des déchets le creusement de puits décalés par rapport à l'axe du tunnel. Celui de la Colle d'Artaud existe dès 1942. Il mesure 58 mètres de haut et il est fermé par un platelage jointif obturant la seule voie d'aération...

C'est dans ce boyau sans issue et sans aération qu'ont l'habitude de se réfugier les

habitants de La Seyne en cas d'alerte, contre l'avis d'Alex Peiré, géomètre expert responsable des travaux, qui le matin même du 11 juillet 1944 s'est insurgé contre l'utilisation d'un abri aussi dangereux. De surcroît il n'y a aucun éclairage fixe et les lampes déposées à l'entrée par la Défense passive sont régulièrement volées.

Fin de l'alerte ! Soulagée, la foule qui se trouve vers l'entrée et qui, malgré cela, commence à manquer d'air a entendu la sirène et se rue vers la sortie ! Nouvelle alerte ! La même foule reflue vers les profondeurs de l'abri et se heurte au flot des personnes qui, ignorant la nouvelle alerte, se ruent vers l'extérieur en quête d'air frais. Le choc est effroyable : on se bouscule, on se bat, on se piétine. Les corps s'accumulent, se compriment, s'ensevelissent les uns sur les autres.

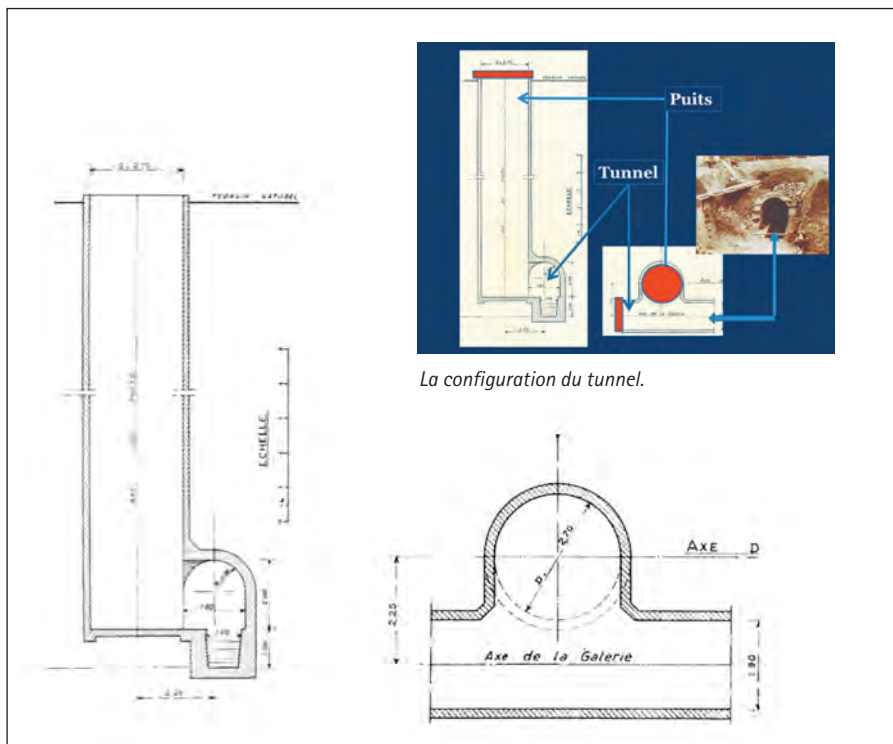
Je reprends les termes d'Alex Peiré dans une communication faite à l'académie du Var en 1966 : « *Nous avons vécu l'horrible, l'épouvantable tragédie du 11 juillet 1944 où plus de 100 civils trouvèrent une mort atroce dans le premier tronçon de l'émissaire commun entre l'origine et le puits de la colle d'Artaud, galerie criminellement affectée comme abri contre les bombardements aériens par une autorité incompétente. Nous nous sommes élevés contre ce choix, contre l'utilisation d'un ouvrage sans air, sans éclairage et surtout ne possédant qu'une seule issue... Nous avons crié au scandale lorsque nous avons appris que l'ouverture en surface du puits de la colle d'Artaud avait été fermée par des planches jointives. Nous avons supplié M. le Maire de La Seyne d'alors, le matin même du drame, de faire déboucher ce puits, cheminée d'aération possible en bout de galerie.* »

« *Nos prières furent vaines et quelques heures plus tard, dans la nuit noire de la galerie maudite, c'était la panique dans toute son horreur, les gens de l'intérieur se bousculant vers la sortie alors que d'autres croyant à une nouvelle alerte se pressaient pour entrer.* »

« *Malheur à celui qui tombait... sa mort était certaine.* »

« *Une vision dantesque* », disent les sauveteurs ! C'est un véritable bouchon humain qui obstrue le tunnel jusqu'à la voûte sur une longueur de dix mètres. Pour porter secours aux victimes qui se trouvent derrière ce bouchon les sauveteurs doivent accrocher des cordages

NDLR L'émissaire commun Toulon-La Seyne est un tunnel de 1,80 m de large, 2,10 m de haut et 6 514 m de long. Il est destiné à collecter toutes les eaux usées de la région toulonnaise, en vue de leur évacuation en mer, face au large, au pied des falaises abruptes du massif du cap Sicié. Sa construction a débuté en 1940. Lors du drame de juillet 1944, un premier tronçon de 900 m avait été creusé sur la commune de La Seyne-sur-mer.



La configuration du tunnel.

Le tunnel et le puits d'extraction à gauche en coupe verticale et à droite en coupe frontale.

à des bras et des jambes qui dépassent et extraire les corps grâce à la traction d'un camion.

Le lendemain *Le Petit Var* signale huit morts et douze blessés graves. Un autre quotidien reprend l'information et signale que 30 blessés ont été transportés à l'hôpital Sainte-Anne. Le surlendemain *Le Petit Var* fait état d'une panique responsable de 88 morts.

En réalité c'est une centaine de blessés qui sont transportés à l'hôpital Sainte-Anne, dans le service de chirurgie du pavillon sur lequel plane l'ombre de Jules Fontan dont nous a parlé Bernard Broussolle. Le patron du service est le médecin en chef Jean Pervès professeur de clinique chirurgicale. Un de ses jeunes adjoints arrivé rapidement sur les lieux du drame compare le tableau qui s'offre à ses yeux à une occlusion intestinale par ascaris.

Dans une communication associant médecins et chirurgiens des hôpitaux maritimes, faite à l'académie de Chirurgie dans sa séance du 17 octobre 1945, Jean Pervès écrit : « *Nous avons traité 14 blessés. Ils arrivèrent après les blessés du bombardement, ayant été comprimés dans le tunnel pendant un temps variant de trois à cinq heures. Ce fut un spectacle nouveau et étonnant : chacun d'entre eux avait un ou plusieurs groupes musculaires, des jambes principalement, très fortement augmentés de volume, d'une extrême dureté. Nous nous aperçûmes bientôt que presque tous émettaient des urines de couleur acajou. Nous avions sous les yeux un syndrome nouveau* ». Dans ces 14 cas décrits par Pervès il ne s'agissait pas d'ensevelis sous de lourds décombres, mais de compression par des corps fortement serrés les uns contre les autres. Souvenez-vous : « *une vision dantesque !* ».

Jean Pervès ignorait les travaux et les publications de son confrère anglais réalisés dès 1941, et il l'écrit : « *Nous ne pouvions prévoir tout le développement de ce syndrome, ignorant à cette époque les travaux anglo-saxons consacrés à ce syndrome des ensevelis, généralement appelé syndrome de Bywaters, dont l'élément principal est une atteinte rénale.* » C'est en effet pendant le Blitz de Londres, responsable de 43 000 morts et 90 000 blessés en 9 mois que sont observés de nombreux ensevelis sous des décombres présentant le tableau décrit par Jean Pervès. Et c'est à Éric George Laphorne Bywaters, professeur de rhumatologie, que l'on doit la publication *princeps* parue le 22 mars 1941 dans le *British medical journal*. On ne parle plus désormais que de syndrome de Bywaters pour désigner le syndrome des ensevelis ou des écrasés, en anglais *crush syndrome*.

Après son départ de la Marine, l'ancien professeur de clinique chirurgicale à l'École d'Application est sollicité pour rédiger un article dans les volumes de l'encyclopédie médico-chirurgicale consacrés aux urgences. Dans son titre il rend hommage à Bywaters et ajoute l'étude des lésions par souffle, *blast-injury* en anglais. Ainsi est reconnue la première description en France de ce chapitre de la traumatologie.

Empruntons à Georges Pessereau, professeur au Val-de-Grâce la description faite plusieurs années plus tard de ce « syndrome nouveau » en 1944 pour Pervès : « *Admettons pour être dans le goût du jour, que c'est un film à suspense dont le héros n'échappe à un danger pour de nouveau être menacé par un péril plus grand encore. Le rideau se lève sur des décombres sous lesquels un sujet est simple-*

ment comprimé pendant plus de deux heures et moins de quinze heures. Puis on libère ce sujet qui ne porte pas ou peu de blessures apparentes. Libéré de l'angoisse et soulagé de la douleur, le sujet est dans ce que l'on a appelé la phase d'euphorie chirurgicale. Euphorie bien temporaire car dans les heures qui suivent, un choc brutal terrasse le blessé. On le ranime et c'est une nouvelle victoire moins complète car un œdème très important continue à se développer au niveau du membre et rappelle que tout n'est pas fini. Le membre double, triple de volume. Il est dur, froid. Un coup d'œil sur le bocal d'urine les trouve rares et brunes dès les premières heures. »

Il y avait eu d'autres drames responsables de blessures de ce type. Ainsi dans la nuit du 27 au 28 décembre 1908 le tremblement de terre de Messine provoque 150 000 morts et des milliers de blessés ensevelis sous les décombres et dégagés par les marins des bâtiments de guerre croisant en Méditerranée. Deux médecins qui avaient participé à l'accueil et au traitement des blessés ont décrit l'année suivante le syndrome d'écrasement et établi une relation entre la rhabdomyolyse et l'insuffisance rénale.

Le premier est le professeur Antonino d'Antonia, de l'Université de Naples, qui a coordonné le réseau des secours et reçu les premiers blessés transportés par bateau. Il a traité 192 blessés et rapporté son expérience à la Société italienne de chirurgie.

Le second, le professeur von Colmers appartenait à la mission allemande envoyée à Syracuse par la Croix Rouge pour y diriger un hôpital et y recevoir et traiter à partir du 12 janvier 1909 les blessés déjà hospitalisés dans les hôpitaux locaux. Lui aussi décrit les lésions musculaires et l'insuffisance rénale chez des blessés vus 14 jours après le séisme.

Ainsi le syndrome des écrasés a été décrit avant Bywaters par un Italien et un Allemand, et après lui par un Français. Devrait-on parler en Italie du syndrome d'Antonia, en Allemagne du syndrome de von Colmers, en Angleterre du syndrome de Bywaters et en France du syndrome de Pervès ?

Continuons à attribuer au « *happy doctor* », comme se définissait lui-même Bywaters, la description historiquement la plus moderne de ce syndrome des ensevelis, et gardons en mémoire la première relation faite en France, à l'hôpital Sainte-Anne par Jean Pervès, du syndrome des écrasés de l'émissaire commun que Toulonnais et Seynois continuent à appeler affectueusement et avec émotion les « *esquichés de La Seyne* ».

Des « torpilleurs » à l'émissaire commun, du début du creusement en 1940 au débouché à Sicié en 1951 du tunnel long de 6 400 mètres, jusqu'à la mise en service en 1997 de la station d'épuration *Amphitria*, que de chemin parcouru, que d'efforts, de souffrance et de morts, mais aussi combien de vies épargnées grâce à ce dispositif qui draine et traite les eaux usées de sept communes !